

Leonardo Padura, con *Agua por todas partes*

Avec le début du printemps qui a commencé à Madrid, «les fidèles de la librairie Alberti», comme les appelle affectueusement l'écrivain cubain Leonardo Padura, sont arrivés au numéro 57 de la rue Tutor, à deux pas de la station de métro Moncloa.

C'est un endroit étroit, une sorte de grotte baignée de lumière LED et de livres polychromes. L'espace passable décrit forme un L : à son sommet, une paire de microphones ont été placés et de hauts bancs pour les invités spéciaux.

Il y a si peu d'espace entre les livres, les étagères, les affiches et les humains que, pour ceux d'entre nous qui sommes arrivés à l'avance, avant que nous nous retrouvions à l'unisson, l'air commence à se raréfier.

Mais à 19h30, alors que le jour est terminé, Padura et son épouse, Lucía López Coll, arrivent à l'heure. Elle est très simple, toute en noir ; je la reconnais comme cubaine à cause de sa façon de regarder, par sa façon dont elle essaie de s'orienter pour trouver une place dans la salle. Lui vient habillé en orange. Pas comme je l'ai vu en d'autres occasions, rouge ou terre cuite - une gamme qu'il semble préférer - mais orange, vif, net. Vêtue d'un pull à manches longues et d'une chemise Lacoste et d'un pull plié sur l'avant-bras.

Un applaudissement immédiat le reçoit. Il se tourne vers le côté le plus court du L, où nous nous sommes assis dans des fauteuils à ciseaux placés pour l'occasion. Padura salue avec sa main dans notre direction. Ce n'est certainement pas moi qu'il voit. Parmi mes voisins, il y a de nombreux amis à lui, comme je le constate parmi ceux qui lui répondent avec d'autres salutations et d'autres sourires. Comme je l'ai dit, beaucoup d'entre eux sont des fidèles de la librairie Alberti, des personnes qui sont venues ici pour la "énième fois" pour écouter les présentations de l'écrivain cubain le plus prolifique et l'un des plus cubains jamais publié en Espagne.

Padura, qui fait partie du catalogue de la maison d'édition Tusquets à Barcelone depuis 1996, est également un auteur très fréquent à Madrid, où ses éditoriaux ont une maison sûre. Beaucoup plus qu'à La Havane, pour "de foutues circonstances".

Tusquets a 50 ans et cette fois c'est le rédacteur en chef Juan Cerezo qui présente le travail le plus récent du journaliste et narrateur de Mantilla: un recueil de réflexions sur la littérature - sur sa littérature - que Padura a intitulé *Agua por todas partes* Eau partout. Vivant et écrivant à Cuba, reprenant pour lui la définition téléologique du poète cubain Virgilio Piñera dans son livre *La isla en peso* "L'île au poids".

La couverture du livre nous renvoie vers la présentation de la vie privée que l'auteur nous offre dans *Agua por todas partes*.

Un très jeune Padura, âgé de cinq ans, en 1960 ou 1961, tient de la main droite un stylo que quelqu'un a placé là - pour la photo - peut-être pour "corriger" l'inclinaison gauchère de ce joueur qui plus tard il ne fut pas, et qui signerait ses livres à Madrid, comme il le fait depuis des décennies pour ses lecteurs, avec une toute petite lettre que sa main gauche trace et dans laquelle se distingue un "P" géant.

Agua por todas partes un livre de "secrets littéraires", d'apostilles - dit Padura; un livre qui répond à de nombreuses questions que les journalistes et les lecteurs posent habituellement. «C'est un livre pour mieux comprendre qui je suis, ce que est Cuba, ce qu'est un écrivain cubain et ce que signifie être un écrivain cubain qui vit à Cuba et qui n'est pas parti.»

"Pourquoi et pour qui écrit-on un roman?", C'est l'un des axes de cet ensemble d'essais et de témoignages écrits en une vingtaine d'années. *Agua por todas partes* présente un auteur qui se déconstruit, qui pense à lui-même, son exercice de création ; et qui expose les tâches professionnelles d'un écrivain et les conceptions éthiques à partir desquelles il effectue son travail de narrateur. Dans le cas de Padura, il est impératif de savoir qui «travaille» des réalités fictives et des personnages qui existaient ou auraient pu exister dans des scénarios et des situations tout à fait plausibles.

«Un écrivain est un magasin de mémoire. Il s'agit d'écrire en fouillant dans sa propre mémoire et dans celle des autres, acquis par les stratégies d'appropriation les plus diverses. À partir de là, le romancier crée un monde », écrit Padura.

La Havane est une référence très importante pour lui, mais pas n'importe laquelle mais celle qu'il convertit en sa Havane, qui "sonne comme de la musique et des voitures anciennes, qui sent le gaz et la mer, et sa couleur est bleue".

"Mon sentiment d'appartenance à Mantilla et à La Havane a fait de moi l'écrivain que je suis et m'a amené à écrire ce que j'écris", lit-on dans *Aguas ...*

Padura a déclaré qu'il se considérait comme un "stakhanoviste" de la littérature: "Je vis en écrivant, je vis pour écrire, c'est ma façon de faire mon quotidien."

En présentant *Aguas ...* il a annoncé qu'il venait de terminer la première version d'un nouveau roman qui renverra en quelque sorte aux réflexions générationnelles de *Regreso a Ítaca*. Le livre traitera des "dramas de l'exil", notamment des récits de ceux qui ont émigré dans les années 1990.

"Aucun exilé n'est heureux", a-t-il déclaré, car l'acte migratoire signifie renoncer à tout ce qui nous fait. Et pourtant, l'identité n'est pas abandonnée, bien au contraire. Padura a rappelé l'Heredia de *La novela de mi vida* et comment, de loin, le poète exilé du XIXe siècle "réalise la première image de la patrie cubaine". Dans le prochain roman, Padura promet de réfléchir sur "les choses qui nous sont arrivées". Sa génération sera particulièrement attentive : à 60 ans, il est trop jeune pour mourir et trop vieux pour se recycler, affirme le sens commun. Sa génération rêvait de l'avenir et avait des possibilités pour le réaliser, mais "ils nous ont promis plus que ce qu'ils n'ont accompli", a-t-il déclaré.

«Un écrivain cubain, conscient de son rôle intellectuel et, avant tout, citoyen, est obligé de se faire une idée de la société, de l'économie, de la politique de l'île (et, s'il ose, de les exprimer). À Cuba, les tours d'ivoire n'existent pas - elles n'existent presque jamais - depuis plus de 50 ans, la politique a été vécue comme un quotidien, une exception, une histoire en construction à laquelle il est impossible d'échapper.»

La soirée a pris d'aborder de nouveaux domaines d'inspiration pour l'écrivain. Les grands musiciens cubains comme Bebo Valdés, Mario Bauzá, Chano Pozo, sont des "personnages" sur lesquels, a-t-il dit, j'aimerais écrire une fiction à un moment ou à un autre. Il a fait référence à Chano Pozo avec une admiration toute particulière et au livre récemment publié de la chercheuse cubaine Rosa Marquetti, avec qui il a échangé des données biographiques sur ces grands noms de la musique cubaine. À Madrid, les derniers mots de l'écrivain, qui, bien qu'il soit de nationalité espagnole, affirmait qu'il n'était rien d'autre que Cubain, veut se dédier à ses recherches sur ses origines basques. Il a cherché, a-t-il dit, sans succès, le premier Padura qui est allé en Amérique. Un lecteur, également appelé Padura, est venu une nouvelle fois à la librairie Alberti pour l'entendre et incapable de cacher une légère émotion, il décida de confirmer leur parenté.